



Nombre de document(s) : 1
Date de création : 3 janvier 2010
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Echenoz, blondes à part. Sur la piste de Gloire, une de ses "Grandes Blondes" court vêtues d'une poignée d'épithètes, Jean Echenoz s'amuse avec son lecteur comme un chat avec une souris consentante. Jean Echenoz, LES GRANDES BLONDES. Minuit, 256 pp., 88 F. Libération - 28 septembre 1995..... 2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.



Libération

LIVRES, jeudi, 28 septembre 1995, p. IV

Echenoz, blondes à part. Sur la piste de Gloire, une de ses "Grandes Blondes" court vêtues d'une poignée d'épithètes, Jean Echenoz s'amuse avec son lecteur comme un chat avec une souris consentante. Jean Echenoz, LES GRANDES BLONDES. Minuit, 256 pp., 88 F.

HARANG Jean-Baptiste

Voilà, il faut avouer qu'on est plutôt content que les Grandes Blondes, le dernier roman de Jean Echenoz, commence à la piscine. Surtout parce que cela permet d'y lire que, sur la porte des toilettes, "parmi diverses propositions de rencontres avait été portée, d'un trait de feutre exaspéré, l'inscription Ni dieu ni maître-nageur!", page 9. Mais aussi parce cela nous permet un repentir: le jeudi 27 août 1992, ici même, à l'occasion de la publication de son précédent livre, Nous trois, nous avons recopié in extenso, si l'on peut dire, son autobiographie intensive et mensongère: "Jean Echenoz, né le 4 août 1946 à Valenciennes. Etudes de chimie organique à Lille. Etudes de contrebasse à Metz. Assez bon nageur", et, mi-aimable, mi-pête-sec, nous ajoutions "que personne ne doute des qualités natatoires du jeune écrivain", rappelant au passage en manière de preuve qu'un de ses personnages travaillait à l'invention d'une nage nouvelle. Or ce "natatoire" s'était changé en un curieux et déroutant "narratoire" au sortir des rotatives, voire des rotatoires.

Les Grandes Blondes, donc, de Jean Echenoz, est un roman, comment dirais-je, aux qualités narratoires autant que narratives, il est vrai qu'on n'y nage guère et s'il débute à

la piscine de la Porte des Lilas à Paris, c'est que Jouve et Paul Salvador s'y rencontrent pour prendre un verre pour les besoins d'une intrigue particulièrement intrigante. Paul Salvador (peut-être est-il parent de cette Victoria Salvador, un nom de grande blonde, une intrigante, qui avait divorcé, souvenez-vous, de Louis Meyer, dans le livre précédent, mais on voit bien que vous ne vous en souvenez pas), Paul Salvador, donc, est producteur d'émissions télévisées, il souhaite réaliser une série sur les grandes blondes, les femmes, pas les bières, ni les cigarettes, forcément. Pour clore la liste des vraies et fausses et grandes et célèbres blondes, Salvador s'intéresse à Gloria Stella, dont le nom évoque lui aussi celui d'une bière, ou d'une barque, et qui fut la vedette éphémère de quelques mois de télévision et de deux chansons (Excessif et On ne part, mais vous êtes trop jeunes) avant de tâter de la rubrique faits divers sous son vrai nom de Gloire Abgrall au prétexte qu'elle avait balancé son manager par la fenêtre, on résume de mémoire. Prison, oublié. Bref, Salvador fait appel à Jouve qui semble diriger une agence privée de détection et lance sur la piste de Gloire ses limiers dans l'ordre croissant de leur excellence à mesure que les médiocres premiers auront échoué. C'est une intrigue à gros

budget: Paris, Normandie, Australie, Inde, incessants va-et-vient, hôtels, décapotables, chevaux, trafic de sang, de drogue ou d'atome, et même un ange gardien soupe-au-lait, en chair et en os, haut comme trois pommes et qui répond, rarement, à un nom de diable: Béliard. Enfin, bref, la retrouveront-ils? Dans quel état? Pour quoi faire? Personnetaz baisera-t-il Donatienne (95-60-93)? "Que vont-ils entreprendre? Qu'allons-nous devenir?", page 242. Vous le saurez demain, pour 88 francs, jour de mise en librairie du roman le plus infundibuliforme et ayurvédique de la rentrée (attestés aux pages 131 et 144). On objectera que peu de livres concourent dans la catégorie, ce à quoi on ne répondra pas.

Défenestration à tire-larigot

Les Grandes Blondes est infundibuliforme pour la bonne raison que, comme dans un entonnoir, on peut y verser les éléments les plus épars, les plus fantaisistes, les plus cocasses, l'écriture dans son incomparable course les recentre dans une imparable cohérence narrative sans qu'ils perdent leur fantaisie, ni leur étrangeté, ni même leur invraisemblance puisque l'énergie du récit ne se dépense pas dans un ordre de réalité vraie, mais dans le renflouement constant d'une narration sujette aux voies d'eau. Sans compter



EUREKA.CC

une solution de CEDROM SNI

le lecteur lui-même, emporté par ce flot au vortex changeant, la main sur son chapeau, sans savoir dans quel sens tourner, révisant Coriolis à chaque changement d'hémisphère. Il en garde, le lecteur, une impression de rapidité, de vertige, que l'auteur semble préférer à la lenteur pour la bonne raison qu'à la lenteur il ne connaît pas de synonyme alors qu'il est aisé de confondre la vitesse et la précipitation. La précipitation étant par ailleurs un des ressorts du récit puisqu'on s'y défenestre à tire-larigot.

La qualité ayurvédique du roman surprend plus encore si l'on veut bien admettre que le mot ne figure pas dans les dictionnaires dont nous disposons, mettons que l'adjectif dérive de l'Ayurveda, médecine traditionnelle indienne, d'origine tantrique, dont le nom ne signifie rien d'autre que "biologie", âyus désignant la vie et ved la science. Maintenant, direz-vous, en quoi les Grandes Blondes relèvent-elles de cet adjectif, eh bien parce que le tantra est le culte de la féminité et qu'ici les femmes se

vêtent d'épithètes, prenez Donatienne dont on donnait plus haut les mensurations pour appâter, "elle se distingue par le port de vêtements surnaturellement courts et miraculeusement décolletés, quelque fois en même temps si courts et décolletés qu'entre ces adjectifs ne demeure presque plus rien de vrai tissu", page 28.

En dépit des apparences, les Grandes Blondes est un roman écrit à la première personne, il faut avoir l'oeil et la patience car le "je" n'apparaît qu'une seule fois à la page 185: "il arrivait aussi qu'elle se demandât si elle allait rester là indéfiniment ["elle", c'est Gloire et "là", c'est Bombay], s'il ne serait pas temps pour elle de rentrer. Sur ce point Rachel ne savait que répondre, Béliard était sans opinion, moi-même je ne sais pas trop." Cet aveu tardif vient conforter le plaisir constant d'une lecture en totale complicité avec l'auteur, comme deux enfants qui s'inventent des vies au conditionnel, mais les rôles sont inégaux, Echenoz s'amuse

avec son récit (et avec son lecteur) comme un chat avec une souris, il en est à ce point maître qu'il lui concède l'illusion de la liberté, il le laisse aller, feint de le perdre de vue, de l'oublier, le rattrape d'un coup de patte, l'emmène un peu plus loin, s'endort à côté, ronronne, sursaute, il finira bien par l'avaloir. Tout rond.

Il nous reste quelques lignes et l'envie d'y citer l'une ou l'autre de la centaine de phrases ou paragraphes que nous avons cochés, pour leur justesse, leur drôlerie, leur détachement, et puis non, on ne vante pas Echenoz sur échantillons, la jubilation est intégrale, comme une maturité souriante, apaisée, exotique, lucide et goguenarde. Il n'y a rien à pardonner sinon d'impardonnables fautes de goût automobile: même dans les livres on ne séduit pas avec une Opel et on ne fracasse pas à coups de marteau le pare-brise d'une Volvo 360 GLS gris-bleu qui ne vous a rien fait, surtout si, "avec Donatienne, c'est la vie qui devient décapotable".

© 1995 SA Libération ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-© news-19950928-LI-29300 - Date d'émission : 2010-01-03

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)